

## Violence dans le nord de l'Ouganda Le mouvement du Saint-Esprit (1986-1987)

**L**E 6 août 1986, un esprit chrétien jusque-là inconnu, du nom de Lakwena (1), ordonna à son médium, une jeune femme du nom d'Alice Auma, originaire de Gulu dans la région de l'Acholi, de lever une armée pour aller combattre le mal en Ouganda. Sous la conduite de l'esprit, des milliers d'hommes et de femmes de Gulu et particulièrement de Kitgum marchèrent sur Kampala, la capitale, pour renverser le gouvernement de Yoweri Museveni. En octobre 1987, à une cinquantaine de kilomètres de Kampala, les HSMF (*Holy Spirit Mobile Forces* : Forces mobiles du Saint-Esprit) — l'armée de Lakwena — furent anéanties par l'armée gouvernementale. Avec quelques fidèles, Alice Auma s'enfuit en décembre au Kenya, où elle vit toujours (2).

Le tentative des HSMF de conquérir le pouvoir de l'État par la force représenta l'aboutissement d'un cycle de violence qui a été déterminant pour l'histoire postcoloniale de l'Ouganda. Dans cette suite d'événements, l'État qui aurait dû mettre fin à la violence selon les théories de Hobbes, s'affirma par la répression. Celui qui avait conquis le pouvoir gouvernemental pouvait non seulement s'enrichir considérablement mais aussi comme aux temps pré-étatiques, assouvir sa vengeance — sur des membres d'autres ethnies par exemple.

Pourtant, la lutte pour le pouvoir des HSMF n'était pas seulement externe — contre l'armée gouvernementale — ; c'était aussi et surtout une lutte contre un ennemi interne. Le Mal contre lequel les HSMF combattaient pouvait prendre des formes diverses ; pour certains, c'était l'ennemi extérieur, l'armée gouvernementale de la NRA (*National Resistance Army*), pour d'autres, c'était l'ennemi intérieur qui prenait la forme d'esprits vengeurs, de soldats impurs, de sorciers et de magiciens.

Pour nous permettre de comprendre cette violence intestine, j'aimerais ici, après une courte introduction à l'histoire politique de l'Ouganda et à l'histoire de la religion acholi, présenter deux discours qui cherchent à expliquer le malheur et la violence dans la région d'Acholi du point de vue du groupe lui-même. Le premier discours qui fut suivi surtout par les Anciens s'articule autour de conceptions de la pureté ou de l'impureté qui trouvent leur origine dans des fautes contre l'ordre moral. Le deuxième discours, par contre, était centré sur la sorcellerie et les idées sur la magie. Celles-ci rejettent la cause du malheur sur des parents et des voisins et transformèrent ainsi le conflit externe avec la NRA en conflit interne. Ainsi les tensions et les conflits internes en Acholi ne se trouvèrent pas seulement renforcés dans leur expression, mais aussi considérablement multipliés. Les deux discours sont d'une certaine façon liés à différents intérêts ; ils font partie de stratégies pour l'obtention ou la conservation du pouvoir.

Enfin, dans une dernière partie, j'aimerais exposer les stratégies des HSMF vis-à-vis du « Mal » : contre l'impureté et plus particulièrement la sorcellerie. Dans ce but, je m'intéresserai particulièrement aux frontières imprécises entre l'ami et l'ennemi, le Bien et le Mal ainsi qu'à la formation d'une « structure de refus » (Foucault 1973 : 12), qui s'est encore radicalisée au cours du mouvement et qui a intensifié la nature endogène de la violence (3).

## Historique

Après que l'UNLA (*Uganda National Liberation Army*) ait renversé Idi Amin avec l'aide des troupes tanzaniennes et remis Obote au pouvoir (sur la base d'élections que l'on suppose falsifiées), commença en Ouganda une guerre civile brutale dans laquelle les Acholi aux côtés de l'armée gouvernementale (UNLA) combattirent la NRA, les troupes de la résistance de Museveni. C'est en ces temps de guerre civile, qui ont fait beaucoup de victimes chez les Acholi, qu'apparut l'esprit Lakwena. Le 2 janvier 1985, il s'empara d'Alice Auma et lui ordonna de guérir les malades et les blessés avec de l'eau bénite. Les rivalités au sein de l'UNLA conduisirent à un coup — les soldats du pays acholi soupçonnaient Obote de les sacrifier sans raison dans cette guerre, dans le but de faire occuper les positions dirigeantes de l'armée par les Langi. Dirigés par Basilio Okello, un Acholi, ils marchèrent sur Kampala et renversèrent Obote en juillet 1985. Tito Okello, un Acholi également, prit les fonctions de chef de l'État. Pour la première fois dans l'histoire de l'Ouganda les ressortis-

(1) Lakwena veut dire en acholi le « messager » et l'« apôtre ».

(2) Au Kenya, se trouvant sans papiers d'identité, elle fut arrêtée. Elle resta quatre mois en prison, puis fut relâchée pour bonne conduite et demanda l'asile politique. Il lui fut accordé et elle est aujourd'hui assignée à résidence à Thika, près de Nairobi.

(3) J'ai commencé à travailler sur le mou-

vement du Saint-Esprit en 1987. Le Sonderforschungsbereich « Identité en Afrique » de l'Université de Bayreuth m'a permis de travailler en Ouganda d'octobre 1989 à avril 1990 et de janvier à mars 1991, dans le Nord de l'Ouganda en particulier dans le Gulu et de rassembler les informations partiellement exposées ici. J'aimerais remercier le SFB et la DFG pour leur soutien.

sants d'Acholi parvenaient au pouvoir étatique. A l'instar d'autres avant eux, les Acholi se servirent de ce pouvoir pour s'enrichir et comme moyen de représailles contre les Langi.

Après cette victoire, l'UNLA se désintégra en groupes de maraudeurs qui se partagèrent Kampala et pillèrent la région. Bien qu'en décembre 1985 les partisans d'Okello aient conclu un accord de paix avec la NRA, cette dernière marchait sur Kampala dès janvier et profitant de la faiblesse de l'UNLA, épuisée par une longue résistance, elle écrasait les troupes d'Okello le 26 janvier 1986. Les Acholi perdirent alors le pouvoir central. Des milliers de soldats du pays acholi s'enfuirent dans le Nord dans leurs villages d'origine ou au Soudan, où ils cachèrent leurs armes et cherchèrent à mener une vie de paysans. Mais peu y réussirent. En temps de guerre civile, ils avaient vécu de pillages et appris à mépriser la vie paysanne. Ils étaient devenus des « internal strangers » (Werbner 1989 : 239) et leur retour provoqua la discorde et la violence. Ils commencèrent aussi à piller les villages et à terroriser ceux qui ne leur plaisaient pas. Les anciens cherchèrent souvent à affirmer leur autorité sur les soldats en s'appuyant sur la tradition acholi, mais sans y parvenir.

Dans l'intervalle, à partir de Gulu, Bazilio Okello essaya de mobiliser la résistance contre la NRA. Il encouragea la population à s'armer. Beaucoup, non seulement au Gulu mais aussi dans le district de Kitgum, suivirent l'appel. Des écolières et des femmes reçurent également des fusils et une courte formation militaire. Lorsque Museveni arriva dans le nord avec la NRA, en mars 1986, pour conquérir l'Acholi, il se heurta à une résistance acharnée près de Karuma et à Kamdini (4). Cependant, les Acholi subirent des pertes énormes et durent battre en retraite. Après ces défaites, il semblait que la résistance contre la NRA avait été brisée.

Pourtant, après que la NRA se fut établie dans le Gulu et dans le Kitgum en tant que puissance occupante, les tensions, conflits, dénonciations et actes de vengeance reprirent de plus belle chez les Acholi. Dans cette situation de déchirements internes survinrent les premiers décès dus au SIDA, au début de 1986. Le SIDA fut interprété par les Acholi comme le résultat de pratiques de sorcellerie ou de magie, la responsabilité de la maladie étant rejetée surtout sur les parents ou les voisins qui étaient en conflit avec le malade, les accusations concourant ainsi à l'intensification des conflits internes des Acholi.

Sur ce, s'installa en Acholi un nouveau bataillon de la NRA constitué d'anciens combattants de l'ex-Fedemo qui avaient surtout combattu les Acholi à Luwero pendant la guerre civile. Les soldats mirent à profit l'occasion de se venger des Acholi, de les piller, de les torturer, de les assassiner et de les violer (5). Quelques Acholi sortirent leurs armes de leurs cachettes et rejoignirent l'*Uganda Peoples Democratic Army*, fondée entre-temps au Soudan. Lorsque la NRA ordonna le désarmement général des Acholi (6) et mit à exécution les « opérations » pendant lesquelles les Acholi furent torturés selon la méthode « trois-pièces », de sinistre

(4) Entretien personnel avec Catherine Watson.

(5) Par le SIDA les viols peuvent devenir des mises à mort.

(6) Cet ordre rappela en Acholi les expériences traumatisantes de la rébellion de Lamoghi et de la période d'Idi Amin.

réputation, ou bien disparurent dans des camps de rééducation politique, similaires en fait aux camps de concentration, les soldats vinrent grossir les rangs de l'UPDA. Mais, les soldats de l'UPDA commencèrent aussi à terroriser la population civile. Dans cette situation d'extrême menace interne et externe, l'esprit Lakwena ordonna à son médium Alice de cesser les guérisons, qui n'avaient plus de sens, pour constituer les HSMF, pour renverser le gouvernement, laver le monde de ses péchés et construire un monde nouveau dans lequel l'homme et la nature seraient réconciliés (7).

Alice (8) réussit surtout à recruter des ex-soldats de l'UNLA et de l'UDPA dans son mouvement. Après ses premiers succès militaires contre la NRA, d'autres couches de la population se rallièrent. Elle inventa un rite d'initiation et de purification complexe, par lequel elle délivrait les soldats de la HSMF de la sorcellerie et des mauvais esprits. Elle promit à ses soldats une protection magique contre les balles ennemies. À côté de l'esprit Lakwena, qui revendiquait la conduite du mouvement, 140 000 autres esprits vinrent se joindre au mouvement comme *Wrong Element* des USA, qui était responsable des services secrets, *Ching Poh*, un esprit venu de Corée ou de Chine qui organisa le ravitaillement en armes, les esprits arabes *Miriam*, *Mohammed* et *Ali Shaban* qui soutinrent les HSMF dans les batailles, etc. Avant chaque bataille, Alice était en communication avec un ou plusieurs de ces esprits. Ils donnaient les ordres et organisaient la tactique et la stratégie à adopter pour chaque bataille.

Après que les HSMF aient subi des défaites décisives en octobre 1987, les esprits ne les abandonnèrent pas. Ils prirent possession du père d'Alice, Saverino Lukoya (9), qui poursuivit la lutte avec les soldats restants et de Joseph Kony, un jeune cousin d'Alice. Ils mèneront jusqu'à aujourd'hui le combat dans le Nord de l'Ouganda. Étant donné que les deux discours sur le malheur et la violence en Acholi s'exprimèrent beaucoup plus en termes de religion que de politique, nous aborderons maintenant rapidement l'histoire de la religion en Acholi.

### Histoire de la religion en Acholi

Au centre de la religion Acholi se trouve le concept de *jok* qui peut, en tant qu'esprit singulier ou multiple, prendre possession d'hommes, d'animaux ou de choses (Okot p'Bitek 1970 : 717) et leur donner une certaine force ou un certain pouvoir. *Jok kulu* est par exemple l'esprit

(7) Voir aussi Heike Behrend, *The Holy Spirit Movement and the Forces of Nature in the North of Uganda (1985-1987)*, paru dans : *Religion and Politics in East Africa since Independence*, London, Michael Twaddle und H.B. Hansen, 1992.

(8) Du point de vue du groupe lui-même, c'est l'esprit Lakwena qui agit et non pas Alice.

(9) Saverino ou Saverio Lukoya se rendit aux troupes gouvernementales en août

1989. On dit qu'il est aujourd'hui incarcéré à Luzira, la prison de Kampala. Beaucoup de ses soldats passèrent aux troupes de Joseph Kony, dont le mouvement s'appelle aujourd'hui Uganda Peoples Democratic Christian Army. L'Esprit Saint Lakwena n'est plus utilisé dans l'appellation de son armée. J'interprète ce changement de nom comme l'expression d'une tendance à la sécularisation.

de l'eau ou de la rivière, *jok kifaru* l'esprit de l'hippopotame ou d'un blindé ; et *jok williams* est un jeune esprit nouveau d'un homme du nom de William, originaire du Soudan. Les *jogi* (pl. de *jok*) se tiennent surtout dans les régions sauvages, en Acholi *tim*, dans ou à proximité des fleuves, des lacs, des rochers ou des montagnes. Ils s'emparent, avec une préférence marquée, des femmes qui vont chercher de l'eau dans la nature ou ramassent du bois pour le feu et qui, en tant qu'êtres marginalisés et exclus de la vie sociale des hommes, sont plus ouvertes aux forces de la nature sauvage.

Il existe plusieurs sortes de *jogi*. D'abord les *jogi* de la chefferie ou du clan, qui devaient veiller au bonheur de l'homme et de la nature et dont le prêtre du *jok* de la chefferie ou des anciens s'occupaient. Ils veillaient sur l'ordre moral et envoyaient des punitions, des maladies, des sécheresses et des épidémies, lorsque le cœur des hommes était devenu impur, c'est à dire lorsqu'ils offensaient l'ordre moral. Pour réconcilier les *jogi* en temps de catastrophe, le chef (10), le prêtre ou les anciens apportaient leurs offrandes au *jok* et dressaient une liste d'interdits absolus. Il était alors interdit de se quereller, de se battre, de tuer, d'exercer la sorcellerie ou la magie et de coucher avec les femmes. Si les interdits étaient respectés, alors l'ordre moral se reconstituait et les catastrophes prenaient fin. Si les hommes transgressaient les interdits ou ne se soumettaient pas au chef ou aux Anciens, la catastrophe s'intensifiait et faisait de plus en plus de victimes.

En dehors des *jogi* de la chefferie et du clan, il existe aussi des *jogi* libres dont les médiums, en acholi *ajwaka*, sont l'objet de possessions afflictives. A l'encontre des *jogi* de la chefferie et du clan, les *jogi* libres pouvaient être utilisés non seulement pour les guérisons mais aussi pour jeter des sorts ou pour les envoûtements. Ils guérissaient surtout les maux individuels tandis que les *jogi* de la chefferie ou des anciens veillaient au sort collectif de l'ensemble des hommes et de la nature sauvage. Les *jogi* libres étaient avant tout des esprits étrangers, qui exprimaient des menaces venant du monde extérieur et en même temps représentaient un moyen d'action contre ces menaces, tandis que les *jogi* de la chefferie ou du clan étaient des esprits locaux, souvent des esprits de la nature, particulièrement des esprits des régions sauvages. Les Anciens expliquaient que, avant il n'y avait aucun ou très peu d'esprits libres, mais qu'ils étaient devenus de plus en plus nombreux pendant les temps coloniaux et postcoloniaux. Il semble qu'au début de la colonisation, ou bien peut-être déjà du temps de l'esclavage et du trafic de l'ivoire, il y ait eu une modification du paradigme dans le discours et les actes des esprits, une transformation du code indigène au code exotique (Werbner 1989 : 238). En dehors des *jogi*, il y avait et il y a encore deux catégories d'esprits : les *tipu*, les esprits des morts, qui étaient appelés après différents rites d'inhumation à l'autel des ancêtres d'un lignage ou d'un clan et qui se réunissaient là dans la paix, avec les autres ancêtres ; et les *cen*, les esprits

(10) Je n'ai pas pu éclaircir jusqu'à présent dans quelle mesure les relations du chef et du prêtre dans les temps précoloniaux pouvaient être définies comme une forme de

domination duale ou bien si le chef de tribu, comme Mac Gaffey (1986) l'a décrit pour les Bakongo, doit être considéré plutôt comme à l'initiative du culte du *jok*.

de ceux qui étaient morts de manière violente ou subite et qui, au contraire des *tipu*, ne trouvaient pas la paix, rêvaient de vengeance et apportaient le malheur, la maladie et la mort.

Avec l'arrivée des missionnaires chrétiens en Acholi, commença un processus complexe d'influences réciproques, de réorganisation, et de reformulation des représentations religieuses. Au cours du processus, la religion acholi s'est certes christianisée mais c'est bien plus la doctrine chrétienne qui s'est « acholisée ». Les missionnaires élirent un *jok* du panthéon des esprits acholi — malheureusement celui qui apporte la tuberculose (Okot p'Bitek 1980 : 44) — et l'élevèrent au rang de Dieu chrétien, du Bien absolu, tandis que tous les autres *jogi* étaient relégués au rang de *jogi setani*, de mauvais esprits. L'ambivalence morale, originellement inhérente aux esprits libres — ils pouvaient être utilisés pour le Bien comme pour le Mal — fut transformée par les missionnaires en un dualisme dans lequel un Dieu intrinsèquement bon était opposé à des esprits foncièrement mauvais et satanisés. De cette manière, un grand nombre d'esprits mauvais pouvant être utilisés pour la sorcellerie ou la magie furent inventés ou générés. De même que ce sont les canonistes, évêques et inquisiteurs européens qui donnèrent forme essentiellement aux représentations de sorcellerie (Ginzburg 1990 : 94), les missionnaires de l'Acholi produisirent ce qu'ils cherchaient à combattre.

Tandis que les religions chrétiennes se transformèrent de plus en plus en cultes centraux, la marginalisation des cultes de possession afflictive augmenta et les *jogi* païens et les *ajwaka* furent de plus en plus accusés de sorcellerie et de magie (voir Lewis 1986 : 58). Ces pratiques reprirent, lorsque l'administration coloniale interdit les ordalies pour repérer les sorciers. La sécularisation de la fonction du chef pendant les temps coloniaux eut aussi comme conséquence que la terre ne fut plus rituellement purifiée une fois par an de la sorcellerie et de la magie.

Au début des années 1970, sous Idi Amin, beaucoup d'Acholi moururent ou durent s'enfuir en exil, par exemple en Tanzanie. A ce moment, des esprits chrétiens, saints, et moralement tout à fait bons comme l'esprit de Jésus ou l'esprit de la Vierge Marie firent pour la première fois leur apparition en Acholi et dans le Longo. Ces esprits ne s'appelaient plus des *jogi* mais des *tipu* (11) ; et leurs médiums ne se définissaient plus comme *ajwakas* mais comme *nebi* (de « nabi », « prophète », dans l'Ancien Testament). Une nouvelle modification de paradigme survint dans le monde des esprits, pour lequel le code d'origine externe fut remplacé par un autre code d'origine externe, à savoir le code chrétien. Les médiums de ces nouveaux esprits sont devenus les centres de la possession afflictive, au service du combat contre la sorcellerie et la magie. C'est à partir d'un tel culte de possession chrétien dirigé contre la sorcellerie que s'est formé le mouvement du Saint-Esprit d'Alice Auma.

(11) Les missionnaires catholiques, et avant tout les pères Verona dans le Gulu, à Lacor traduisirent « Esprit Saint » par *tipu maleng*. *Tipu* est la définition en Acholi de l'esprit des ancêtres et *maleng* signifie « saint ».

## Discours sur l'impureté

C'étaient surtout les Anciens (12) de l'Acholi, qui tenaient ces discours. Ils les élaborèrent notamment pour rendre les jeunes dociles et pour les subordonner à leur autorité personnelle, plus particulièrement pour les soldats revenus dans le nord. Dans la lutte pour le pouvoir qui se développait entre ces deux groupes, ils n'affirmèrent pas leur autorité personnelle de façon directe mais ils essayèrent de l'imposer en se référant à la tradition acholi (*Acholi Macon*). Pour ces Anciens, ces soldats retournés au pays représentaient la cause de tous les maux. Ils étaient devenus des « étrangers de l'intérieur », étrangers à ceux qui étaient restés au pays. Au temps de la guerre civile, ils avaient pillé, torturé et assassiné (surtout à Luwero) et étaient devenus des « cœurs impurs ». Parce qu'ils avaient tué, ils apportaient les *cen*, les esprits des morts, en Acholi et menaçaient ainsi la vie de ceux qui étaient restés. Mais ce n'étaient pas à proprement parler le fait de tuer qui heurtait l'ordre moral. Avant et pendant la colonisation, un guerrier rapportait la tête de l'ennemi qu'il avait tué chez lui comme preuve de son acte. Il était salué par un chant de triomphe des femmes, mais il devait passer un certain temps en quarantaine comme personne liminale, jusqu'à ce qu'il soit purifié par un rite et que l'esprit du mort soit apaisé et éloigné par une offrande. Alors il recevait un nom honorifique, le nom *moi*, en signe de sa bravoure et de son nouveau statut.

Pendant la Première et la Deuxième Guerre mondiale, les soldats acholi du KAR (*King's African Rifles*) rapportaient un « souvenir », une pièce d'étoffe, un bouton ou un insigne de l'ennemi qu'ils avaient tué et subissaient le rite de purification. Mais dans la confusion de la guerre civile, beaucoup de soldats ne voulaient plus se soumettre aux rites de purification et les *cen*, les esprits des morts qu'ils avaient abattus ne furent plus apaisés. Les soldats restèrent donc impurs, et les esprits des morts qui n'étaient plus réconciliés cherchaient à se venger sur eux ou sur leurs parents. La menace des *cen* s'amplifia, lorsque des milliers de soldats cherchèrent refuge en Acholi, au moment du triomphe de Museveni, en apportant avec eux un nombre encore plus important de *cen*. De plus, la majorité d'entre eux refusèrent de se faire purifier par le rite. Ils furent rendus responsables par les Anciens du malheur et de la souffrance qui s'étaient abattus sur l'Acholi — SIDA, guerre civile, perte de la participation au pouvoir de l'État, dissensions internes. Les Anciens considérèrent les échecs historiques des Acholi comme le signe d'une punition, d'une condamnation, pour ne pas avoir respecté l'ordre moral. Dans le vocabulaire du pur et de l'impur, ils constituèrent une sémantique de la faute (Ricœur, 1988 : 46), au cœur de laquelle se trouvaient les soldats.

Les Anciens cherchèrent à dresser une liste d'interdits comme aux temps précoloniaux et coloniaux pour rétablir l'ordre moral mais ils ne réussirent pas à l'imposer, les soldats retournés au pays (et pas seulement

(12) Les anciens avec qui surtout je me suis entretenue sur ces thèmes sont M. R.N. Nono, M. Lubwa et M. Andrew Adimola qui, avec 17 autres suspects ont été

arrêtés dans le nord entre mars et avril 1991 pour leur prétendu soutien à la rébellion. Je les remercie pour leur aide.

eux) refusant de respecter les interdits. Mais ce n'était pas seulement l'autorité déficiente des Anciens dans l'affrontement moral avec les soldats, qui faisait paraître la situation en Acholi si impure et sans issue, mais surtout le fait que quelques-uns des Anciens émettaient eux-mêmes des doutes sur la « tradition ». Ils pensaient que le rite de purification ne pouvait se faire que lorsqu'il y avait eu combat d'homme à homme. Avec l'automatisation grandissante de la guerre moderne et l'anonymat qui en découlait, on ne pouvait pas savoir qui on avait tué et dans ce contexte, le rituel de purification devenait obsolète. Les perfectionnements techniques des armes permettaient d'apporter la mort d'une manière qui excluait nécessairement l'héroïsme. Pour les Anciens, il n'était plus possible d'identifier les *cen* que la guerre civile avait produit en si grand nombre ni donc d'en écarter la menace. Ils reconnurent leur impuissance.

### **Le discours sur la sorcellerie et sur la magie**

Dans la région acholi, il existe plusieurs formes de sorcellerie et de magie, qui ont chacune leur histoire propre. Certaines formes (13) sont liées à la possession par les esprits : l'*ajwaka*, médium d'un ou de plusieurs esprits païens, peut s'en servir soit pour combattre les magiciens ou les sorciers et guérir un malade par ce moyen, soit pour provoquer lui-même le mal, c'est-à-dire ensorceler ou envoûter un ennemi. Les esprits peuvent, selon le cas, provoquer la maladie, le malheur et la mort ou bien la combattre.

Il y a aujourd'hui en Acholi une forme prédominante de magie ou de sorcellerie, qui s'appelle le *kiroga* et qui serait originaire du Bunyoro. Le *Kiroga* se pratique surtout pour obtenir une vengeance. Si quelqu'un veut user de représailles, il ou elle va voir un *ajwaka*, dont l'esprit va provoquer un *cen*, l'esprit d'un mort de mort violente pour apporter à la victime folie, stérilité, toutes sortes de maladies — SIDA — ou la mort. Les *cen* ne sont donc pas seulement mauvais en eux-mêmes mais on peut les utiliser pour la magie ou de la sorcellerie.

Comme les autres malheurs, la mort à la guerre est aussi interprétée dans le langage du *kiroga* (14). Ce n'est pas la balle d'un ennemi, qui tue un Acholi, qui est réellement à l'origine de sa mort. Lors d'un enterrement, si les parents soupçonnaient quelqu'un, l'*ajwaka* appelait l'esprit du mort et on demandait qui l'avait tué en réalité. Souvent il s'avérait qu'un parent ou un voisin, avec lequel le mort était en conflit, l'avait

(13) De l'extérieur, il me semble très difficile de décider si ces formes appartiennent à la sorcellerie ou à la magie ; puisqu'elles se rattachent à la possession, il ne peut pas être question de manipulation consciente de l'esprit à proprement parler ; les *ajwakas* avec lesquels je me suis entretenue m'ont cependant expliqué qu'ils envoiaient leur esprit pour inciter un *cen* à faire du mal à la victime. Pour cela, je parlerais plutôt de magie, mais parce que les Acholi traduisent eux-mêmes *kiroga* par « witchcraft », je parlerai

plus loin dans le texte de magie ou de sorcellerie.

(14) Dans quelques cas les esprits des ancêtres étaient désignés comme responsables. J'ai pu rassembler environ 16 cas pour lesquels les *kiroga* étaient désignés comme cause de mort à la guerre mais je n'ai pas encore pu les analyser en détail. Les arguments qui vont suivre sont donc à considérer comme provisoires. J'espère aussi lors d'une prochaine mission sur le terrain rassembler plus de matériel sur ce thème.

ensorcellé ou envoûté et avait fait en sorte que ce soit lui et pas un autre qui soit frappé par la balle de l'ennemi. La guerre avec un ennemi externe et étranger fut ainsi « intériorisée » dans le langage du *kiroga* et renforça de cette manière, les tensions et les conflits qui seraient restés latents autrement.

Et comme non seulement la mort à la guerre, mais aussi la mort par le SIDA, qui s'est développé dans des proportions terrifiantes ces dernières années, fut interprétée en terme de *kiroga*, l'Acholi se transforma en un pays dans lequel chacun soupçonnait tout le monde et cherchait à nuire à tout le monde. Cependant, les soupçons et les accusations restaient dans la majeure partie des cas à l'intérieur du cercle domestique ; il était rare que les accusations soient rendues publiques et que l'on fasse appel au chef.

Il semble aussi, que le discours sur la sorcellerie et la magie ait été surtout tenu par les femmes. Elles se soupçonnaient réciproquement et surtout entre co-épouses. Comme en tant que femmes elles étaient exclues de la chose publique, elles devaient persuader les Anciens de la validité d'une accusation. La plupart du temps elles saisissaient l'occasion d'un enterrement pour exprimer leurs soupçons. Trois ou quatre jours plus tard, selon qu'ils s'agissait de la mort d'un homme ou d'une femme, les Anciens du lignage ou du clan se réunissaient pour rechercher la cause de la mort et confirmer les soupçons ou les accusations. Il semble qu'ils ne rendaient publique une accusation de magie ou de sorcellerie que dans le cas où les rapports de force leur permettaient de toucher un adversaire par cette accusation. Souvent il ne restait plus aux femmes, qu'à aller voir à nouveau l'*ajwaka* en cachette pour qu'il obtienne vengeance par le moyen du *kiroga*.

Non seulement les deux discours sur le malheur dans la région de l'Acholi étaient compatibles, mais ils se nourrissaient mutuellement. L'augmentation des soupçons de magie ou de sorcellerie — même lorsque cela se passait entre femmes — augmenta l'état d'impureté et d'amoralité dans la région de l'Acholi et appela les catastrophes naturelles et sociales comme le SIDA, la guerre et la sécheresse comme punition des affronts à l'ordre moral. On interpréta les victimes de ces catastrophes en partie en termes de magie ou de sorcellerie ce qui renforça, encore une fois, les déchirements internes. Et comme ni le chef ni les Anciens n'arrivaient à interrompre ce cycle de la terreur toutes les conditions étaient alors remplies pour ce que Edwin Ardener appelait les « conditions prophétiques » (Ardener 1989 : 148).

### **La HSMF et son combat contre le mal**

Le 2 janvier 1985, l'esprit Lakwena s'empara donc d'Alice Auma et lui ordonna, en mai de la même année d'aller avec son père à Paraa dans le Parc National, pour y rendre un jugement sur la nature. Ceci devient le mythe de la fondation du HSMF. Après une interrogation des animaux sauvages, de l'eau et des rochers, l'esprit déclara que l'effusion de sang en Ouganda n'était pas imputable à la nature, animée ou non. Par contre, les hommes d'Acholi, qui avaient tué et apporté les *cen* au pays,

de même que les magiciens et les sorciers furent considérés comme coupables et identifiés comme pécheurs. Par cette condamnation, l'Esprit traçait la limite entre le Bien et le Mal, l'ami et l'ennemi. Cette limite n'était cependant pas imperméable. Avec de l'eau bénite, que l'esprit offrait à Alice, les pécheurs pouvaient être lavés de leurs péchés et passer de l'état de péché à l'état de grâce.

Même après le 6 août, lorsque l'Esprit ordonna à Alice de lever une armée pour combattre la NRA, l'ennemi externe, l'hostilité contre l'ennemi interne ne faiblit pas. En un mot, l'Esprit se définissait comme un glaive à double tranchant, qui pouvait combattre l'extérieur comme l'intérieur.

Après avoir constitué les HSMF sur l'ordre de l'Esprit, Alice partit en novembre 1986 pour Kitgum et demanda au commandant d'un bataillon de l'UPDA stationné là de la suivre. Il refusa mais il donna à 150 de ses soldats la permission d'entrer dans les HSMF. A Kitgum, l'Esprit établit un rite de purification pour délivrer les nouveaux soldats du mal, de la magie, de la sorcellerie et des *cen*. Avant que les soldats pénètrent dans l'espace rituel, le « yard », un enclos en forme de cercle, ils devaient déposer toutes leurs amulettes magiques. Celles-ci étaient brûlées par les « techniciens », les assistants du rite, comme les missionnaires déjà au début des temps coloniaux avaient brûlé les objets « diaboliques » non chrétiens des Acholi. Dans le « yard », au milieu des chants et des prières, les initiés étaient alors aspergés d'eau bénite et oints des saintes huiles. Ils devaient aussi cracher dans la gueule d'un porc qui devenait dépositaire de tous les maux, comme dans le Nouveau Testament, quand Jésus exorcise les mauvais esprits et les chasse à l'intérieur d'un porc. Ensuite, en silence, ils faisaient trois cercles en marchant « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ».

Le soir, les initiés étaient conduits par les « techniciens » dans la nature, sous un arbre, où ils modelaient des figurines d'argile de forme humaine ou animale pour représenter les *cen*. Des figurines étaient ensuite trouées, broyées avec une *panga* et brûlées, tuées trois fois rituellement pour s'en débarrasser définitivement. Après ce rite, les initiés étaient considérés comme purs, et saints (15). Ils devaient pourtant prouver leur pureté à chaque combat. Chaque bataille était une ordalie, dans laquelle une blessure ou la mort étaient interprétés comme signe d'un retour à l'état d'impureté et de péché. Seuls les purs, les saints et les sans péchés sortaient indemnes des batailles.

Après chaque bataille on répétait le rite de purification pour mettre les *cen*, que la mort des ennemis avait apportés, hors d'état de nuire.

Tout de suite après le début de la fondation des HSMF, l'Esprit développa la tactique dite de l'*Esprit Saint*, des façons de combattre, qui contredisaient toutes les règles militaires. Ainsi dans les camps, aucune sentinelle ne devait être postée, car les chemins qui menaient aux camps étaient contrôlés, c'est-à-dire fermés à l'ennemi par magie. Il était aussi interdit aux soldats de l'Esprit Saint de se cacher ; ils devaient se tenir droits en rang face à l'ennemi, torse nu. Au lieu d'avancer en silence,

(15) Les missionnaires catholiques traduisent « saint » par *maleng*, ce qui veut dire en Acholi « pur ». Mais la HSMF utilisait aussi le mot anglais « holy », pour dire « saint » ou

« pur ». Il est possible que le terme anglais de « holy » se rapproche dans sa signification chez les soldats de l'Esprit Saint de notre « saint ».

ils devaient chanter et prier tant que l'Esprit l'avait ordonné. C'est seulement lorsque le « time-keeper » avait donné le signe par un coup de sifflet qu'ils devaient tirer ou lancer des grenades bien qu'il leur soit interdit de viser, du moins au début du mouvement. Ils devaient tenir le fusil devant eux et décharger à l'aveugle. Les balles étaient alors dirigées par les esprits vers un soldat du NRA en état de péché qui méritait la mort. L'esprit avait expliqué que si un soldat de l'Esprit Saint avait l'intention de tuer, il serait lui-même tué dans la bataille. L'*Esprit* décidait aussi de la quantité de fusils et de munitions que les soldats devaient emporter au combat. Souvent, bien qu'on ne manqua pas d'armes, on ne donnait un fusil qu'à la moitié d'entre eux, parce qu'ils devaient avoir beaucoup plus confiance dans la force de leur foi que dans l'efficacité de leurs armes. De cette manière les HSMF cherchaient à mener une guerre sans que ses soldats tuent ; elles cherchaient à mener un combat contre le Mal sans devenir mauvaises à leur tour. Au cours du combat, l'interdiction de viser s'estompait cependant petit à petit. Les jeunes ex-soldats du Saint-Esprit qui se rattachèrent plus tard au mouvement me racontèrent qu'ils avaient bien le droit de viser l'ennemi.

Pendant que les soldats du Saint-Esprit combattaient au champ de bataille, les « techniciens » soutenaient le combat par la magie dans le « yard ». Ils jetaient dans des fours à charbons de bois des répliques des armes ennemies en fil de fer et les aspergeaient d'eau pour calmer l'ardeur au combat de l'ennemi. Ce faisant, ils chantaient et ils priaient.

L'Esprit, dès le début, indiqua aussi quelques-unes des 20 *Holy Spirit Safety Precautions* (Règles de sécurité du Saint-Esprit), des règles qui interdisaient de voler, de piller, de mentir, de tuer, de coucher avec les femmes, de fumer des cigarettes, de boire de l'alcool, de se protéger pendant la bataille, de tuer les abeilles et les serpents, etc. (Behrend 1991). Comme aux temps des catastrophes, avant ou pendant la colonisation, le chef de tribu et les Anciens dressaient des listes d'interdits, l'esprit Lakwena énonçait des interdits pour reconstituer l'ordre moral. L'esprit réussit à obtenir ce que les Anciens n'avaient pas réussi à obtenir pendant la guerre civile. Les interdits furent suivis non seulement par les soldats du Saint-Esprit mais aussi par les civils des régions libérées et en particulier dans le district de Kitgum.

Les Règles de sécurité du Saint-Esprit ne servirent pas seulement à reconstituer l'ordre moral, elles initièrent bien plus un processus que je désignerai par la « culpabilisation » en suivant J. Delumeau (1983) et Kittsteiner (1987 : 24). La culpabilisation signifie l'introduction d'une conscience de la faute qui ne rejette plus la faute sur un autre — comme en terme de sorcellerie — mais sur soi-même. Si un soldat du Holy Spirit délaissait ou transgressait une des Règles de sécurité il se rendait alors coupable. Si une balle le blessait ou le tuait pendant le combat, on considérait cela comme une punition de son propre comportement. Personne d'autre ne pouvait être soupçonné ou accusé. C'était un moyen pour les HSMF de se prévenir des accusations de sorcellerie ou de magie.

Au cours de la marche sur Kampala, la « structure du refus » à l'intérieur des HSMF se radicalisa encore et augmenta la violence dirigée vers l'intérieur du mouvement. Celle-ci s'exprimait d'une part contre les ex-soldats, qui avaient apporté les *cen* dans la région, et ne s'étaient pas joints

de leur propre volonté aux HSMF et d'autre part, contre les *ajwakas*, les médiums des esprits païens, les guérisseurs et les devins, qui étaient rendus responsables de la reprise de la sorcellerie et des enchantements en Acholi par l'esprit Lakwena. Les HSMF conduisirent des opérations à deux reprises (16). En juillet 1987, l'Esprit Saint renvoya une « opération-commando » avec des soldats du Holy Spirit en Acholi pour repérer les ex-soldats de l'UNLA et de l'UPDA et les faire prisonniers. Ils furent aspergés d'eau et s'ils refusaient d'entrer dans les HSMF, l'Esprit ordonnait de les tailler en pièces avec une *panga*, tout comme on le faisait pour les figurines d'argile qui représentaient les *cen*, dans le rite de purification.

En septembre 1987, une deuxième « opération » fut conduite contre les ex-soldats qui avaient échappé à la première opération. Les soldats du Saint-Esprit les rassemblèrent et les amenèrent à Alice qui se tenait à ce moment-là aux environs de Soroti. Là, dans le camp de Soroti, elle tint un tribunal pour les ex-soldats. Ceux qui étaient déclarés coupables étaient envoyés au front en première ligne. Mais beaucoup de soldats réussirent à fuir.

Dans les régions délivrées, les soldats du Saint-Esprit mettaient en demeure les *ajwakas* d'abandonner leurs relations avec les *jogi setani*, les esprits païens, de brûler leurs amulettes et leurs médecines et de mettre un terme à la sorcellerie et à la magie — *kiroga* particulièrement. Quelques *ajwaka*, qui refusaient de se laisser purifier et ne reniaient pas « Satan » furent tués. Beaucoup se réfugièrent dans la ville de Gulu où j'ai fait connaissance avec certains d'entre eux.

De même que les HSMF combattaient les *ajwaka*, ils détruisaient aussi les autels, *kac* et *abila*, auxquels les *jogi* apportaient prières et sacrifices ; ils reniaient, ce faisant, la partie de leur propre culture, que les missionnaires avaient considéré comme foncièrement non chrétienne, païenne et marquée du sceau du diable.

Au départ, Alice et les HSMF réussirent à expliquer les raisons du malheur de l'Acholi (et dans un sens plus large aussi des populations nilotiques) par les moyens qui faisaient appel à la mémoire culturelle de l'Acholi et qui lui assurèrent le soutien d'une partie de la population. Dans une situation de menace existentielle externe et interne, elles réussirent même pendant une courte période, à délivrer le nord de l'Ouganda du « Mal » et à y fonder un « instant millenium ». Leur entreprise de purification eut du succès. Contre les églises établies, catholique et anglicane, elle proposait une interprétation personnelle de la doctrine chrétienne qui se tournait radicalement contre les aspects désignés comme non chrétiens dans leur propre culture. En un certain sens, les HSMF appliquèrent de manière radicale la doctrine que les missionnaires n'étaient jamais parvenus à imposer.

Pourtant Alice et les HSMF furent à leur tour aspirées par le cercle vicieux de la violence dont elles n'arrivaient pas à sortir. Les processus de déshumanisation et de destruction contre lesquels elle protesta et cher-

(16) C'est Catherine Watson qui m'a fait remarquer pour la première fois ces opérations.

cha à lutter, s'accéléchèrent d'eux-mêmes. Et bien qu'il ait réussi à purifier les HSMF de la sorcellerie et de la magie, le combat contre l'ennemi externe, contre les NRA, fut conduit en termes de sorcellerie ; le combat des HSMF était avant tout un combat contre les féticheurs, que Museveni avait fait venir de Pemba, du Zaïre ou du Ghana pour protéger et renforcer ses troupes. Pour tenir tête à ces féticheurs de la NRA, Alice et l'Esprit furent obligés de recourir de plus en plus fréquemment à des procédés magiques, ceux-là même qu'ils combattaient. Et ils devinrent mauvais à leur tour, bien que leur lutte soit dirigée contre le Mal. Après la défaite de Jinja, beaucoup de soldats d'Alice, désillusionnés, la désignaient comme une sorcière, qui les avait conduits dans l'erreur et menés à leur perte.

**Heike Behrend**  
*Université de Bayreuth*

*Traduit de l'allemand par Christine Cagenave*